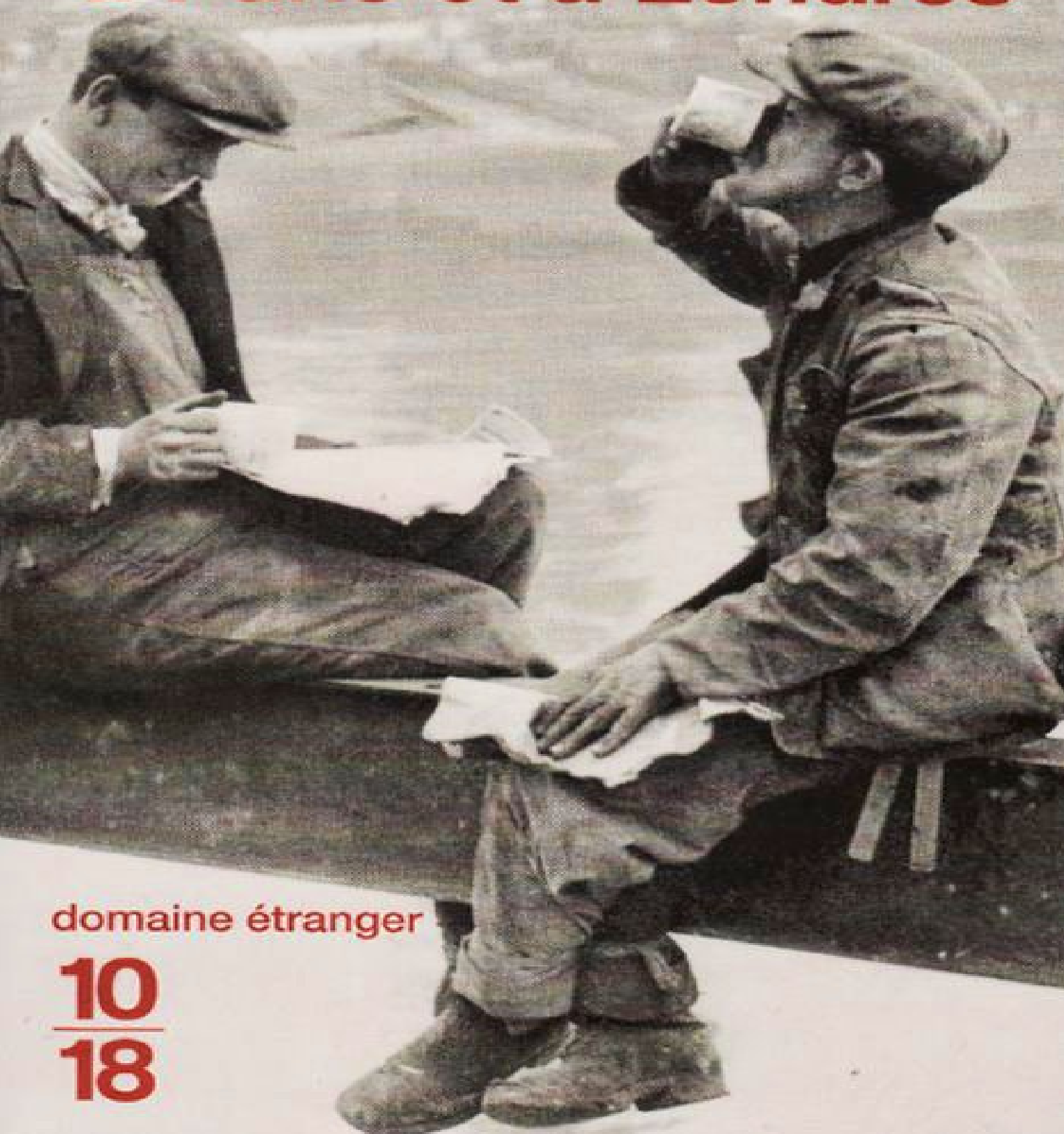


# George Orwell Dans la dèche à Paris et à Londres



domaine étranger

**10**  

---

**18**

GEORGE ORWELL

---

DANS LA DÈCHE  
À PARIS  
ET À LONDRES

Traduit de l'anglais par Michel Pétris

**10**  
**18**

« *Domaine étranger* »  
*dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

ÉDITIONS IVRÉA

La première traduction française  
de *Down and Out in Paris and London*  
a été publiée sous le titre *La vache enragée*  
par les éditions Gallimard en 1935.

---

Titre original : *Down and Out in Paris and London*

© Eric Blair, 1933  
© Éditions Ivrea (fonds Champ Libre/Gérard Lebovici),  
Paris, 1982, pour l'édition française.

## Sur l'auteur

---

Né en 1903 au Bengale, mort à Londres en 1950, George Orwell, de son vrai nom Eric Blair, est issu d'une famille anglo-indienne. Après ses études au collège d'Eton, il s'engage dans la police indienne impériale de Birmanie, mais en démissionne six ans plus tard afin de se consacrer à l'écriture. À son retour en Europe, il publie ses premières œuvres, dont notamment *Dans la dèche*, *Paris et à Londres*, inspiré par un séjour très difficile en France. En 1936, Orwell prend part à la guerre civile espagnole dans les rangs des milices trotskistes du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste) et sert sur le front d'Aragon. Mais l'attitude des communistes espagnols prêts à tout pour prendre le contrôle absolu des forces républicaines ébranlent ses convictions politiques d'homme de gauche, ce qu'il décrit dans *Hommage à la Catalogne*. C'est avec *La Ferme des animaux*, publié en 1945 et surtout *1984*, publié en 1949, dramatique vision du monde démocratique et totalitaire de demain, que George Orwell se fait connaître du grand public.

Rue du Coq-d'Or, Paris, sept heures du matin. Une succession de cris furieux, perçants, de provenance de la rue. Madame Monce, qui tient le petit hôtel situé juste en face du mien, apostrophe une locataire du troisième. Elle est campée sur le trottoir, pieds nus dans ses sabots, mèches grises et bataille.

MADAME MONCE. – Salope ! Salope ! Combien de fois que je t'ai dit de pas écraser les punaises sur la tapisserie ? Tu t'imagines peut-être que l'hôtel est à toi ? Tu peux pas les flanquer par la fenêtre comme tout le monde ? Putain, salope !

LA LOCATAIRE DU TROISIÈME. – Vieille vache ! Cet échange d'aménités est salué par un concert de hurlements discordants. Les fenêtres s'ouvrent à la volée et la moitié de la rue joint sa voix au débat. Dix minutes plus tard, le tapage s'interrompt comme par magie. Un escadron de cavalerie passe et tout le monde s'arrête de brailler pour le suivre du regard.

Je rapporte cette scène à seule fin de faire passer un peu de l'atmosphère qui règne rue du Coq-d'Or. Non que tout s'y résumât en querelles et chamailles, mais le fait est qu'on voyait rarement venir le bout d'une matinée sans que ne se produise un éclat de ce genre. Prises de bec, plainte rituelle des marchands ambulants, cris aigus des enfants pourchassant des peaux d'oranges sur le pavé et, à la nuit tombée, l'odeur acre des poubelles sur fond de refrains beuglés à tue-tête – voilà de quoi était fait le spectacle de la rue.

C'était une rue très étroite, une sorte de gorge encaissée entre de hautes maisons aux façades lépreuses figées dans de bizarres attitudes penchées, comme si le temps s'était arrêté au moment précis où elles allaient s'abattre les unes sur les autres. Des hôtels, uniquement, bourrés à craquer de locataires – Polonais, Arabes et Italiens pour la plupart. Le rez-de-chaussée était généralement occupé par un petit bistrot où l'on pouvait se saouler pour l'équivalent d'un shilling. Le samedi soir, un bon tiers de la population masculine voguait dans les vignes du Seigneur. Des rixes éclataient à tout bout de champ, pour des histoires de femmes, et les terrassiers arabes, qui logeaient dans les garnis les plus sordides, semblaient mener une sorte de guerre perpétuelle. Ils réglait leurs comptes à coups de chaise, ou parfois même de revolver. La nuit, les agents de police ne s'aventuraient jamais qu'à deux dans cette rue. L'endroit était pour le moins bruyant. Et pourtant, au milieu de tout ce bruit et de tout cette crasse vivait un petit peuple respectable de boulangers, blanchisseuses et autres commerçants qui formaient une sorte de caste à part et qui, mine de rien, faisaient tranquillement leur pelote. Bref, un parfait exemple des bas quartiers de Paris.

J'habitais à l'enseigne de l'hôtel des Trois Moineaux : imaginez une sorte de taupinière sombre et délabrée abritant, sur cinq étages, quarante chambres délimitées par des cloisons de bois. Des chambres minuscules et irrémédiablement vouées à la saleté car tout le personnel se réduisait à la patronne, Madame F..., qui avait d'autres chats à fouetter que de donner un coup de balai. Les cloisons avaient l'épaisseur du bois d'allumette et, pour masquer les fissures, on avait plaqué des épaisseurs successives d'un papier peint rose qui se décollait par pans entiers et servait de refuge à une quantité fabuleuse de punaises. Dans la journée, ces bestioles suivaient méthodiquement les contours de la chambre, juste au-dessous du plafond, comme des colonnes de soldats ; la nuit, elles redescendaient, saisies d'une féroce boulimie, si bien qu'on ne pouvait guère passer plus de quelques heures dans son lit sans devoir se lever pour procéder à une hécatombe vengeresse. Quand la situation devenait par trop intenable, il arrivait qu'un locataire fasse brûler du soufre dans sa chambre, ce qui avait pour effet d'expédier la vermine dans la chambre voisine. Mais le voisin répliquait en usant du même procédé, et l'on se retrouvait au point de départ. L'endroit était sale mais on s'y sentait plutôt

bien car Madame F... et son mari étaient de braves gens. Le prix des chambres ne dépassait pas trente à quarante francs par semaine.

La clientèle était en perpétuel renouvellement. Elle se composait en majorité d'étrangers qui débarquaient sans bagages, restaient une semaine et disparaissaient comme ils étaient venus. Ces gens exerçaient les activités les plus diverses : cordonniers, maçons, tailleurs de pierre, terrassiers, étudiants, prostituées, chiffonniers... Certains vivaient dans un incroyable dénuement. Il y avait ainsi dans une des chambres sous les combles, un étudiant bulgare qui fabriquait des chaussures de fantaisie pour le marché américain. On le trouvait assis sur son lit, de six heures du matin à midi, se démenant pour confectionner une douzaine de paires qu'on lui payait royalement trente-cinq francs. Le reste du temps, il suivait des cours à la Sorbonne. Il étudiait pour être prêtre et les livres de théologie voisinaient sur le plancher avec les chutes de cuir. Dans une autre chambre vivaient une Russe et son fils, lequel se déclarait « artiste ». Cette femme passait seize heures par jour à repriser des chaussettes au tarif de vingt-cinq centimes la pièce tandis que le fils, très correctement vêtu, se pavanait dans les cafés de Montparnasse. Il y avait aussi une chambre que se partageaient deux occupants, l'un travaillant le jour, l'autre la nuit. Et une autre où un veuf faisait lit commun avec ses deux grandes filles, toutes deux poitrinaires.

L'hôtel abritait un certain nombre de personnages pittoresques. De ces êtres solitaires, à moitié désaxés, qui hantent les bas quartiers de Paris et qui ont depuis longtemps renoncé à toute vie normale ou décente. La misère les affranchit des normes de comportement habituelles, tout comme symétriquement, l'argent éloigne de soi l'obligation de travailler. La vie que menaient certains occupants de l'hôtel défiait toute description.

Il y avait ainsi les Rougier, un couple de petits vieux loqueteux qui exerçaient une activité peu banale. Ils vendaient des cartes postales sur le boulevard Saint-Michel. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. Mais là où l'affaire se corse, c'est que les cartes étaient vendues dans des paquets cachetés, comme l'on fait pour les photos pornographiques, alors qu'il s'agissait d'innocentes vues des châteaux de la Loire. Quand le gogo découvrait la supercherie, il était trop tard – et naturellement pas question de porter plainte. Les Rougier gagnaient à ce commerce une centaine de francs par semaine, mais leur goût pour l'économie faisait qu'ils se trouvaient perpétuellement entre deux vins et l'estomac à moitié vide. Leur chambre était dans un tel état de saleté qu'on en sentait l'odeur à l'étage au-dessous. Selon Madame F... cela faisait bien quatre ans qu'aucun des époux Rougier n'était déshabillé pour changer de vêtements.

Je revois encore Henri, qui travaillait aux égouts. Grand, les cheveux bouclés, l'air mélancolique, avait une allure plutôt romantique avec ses hautes bottes d'égoutier. Ce qui faisait son originalité, c'est qu'il pouvait rester des jours entiers sans ouvrir la bouche hors des strictes nécessités de son travail. L'année d'avant, il avait une bonne place de chauffeur et mettait régulièrement de l'argent de côté. Puis, un jour, il tomba amoureux. Mais comme l'élue de son cœur s'obstinait à repousser ses avances, il ne trouva rien de mieux que de lui botter vigoureusement l'arrière-train. Ce coup de pied eut l'heur d'éveiller les sentiments de la belle qui se découvrit soudain une passion dévorante pour Henri. En quinze jours de vie commune, l'escarcelle d'Henri se trouva délestée d'un millier de francs. Puis la belle se révéla d'un tempérament volage et Henri lui planta un couteau dans le gras du bras, ce qui lui valut de récolter six mois de prison. Mais le coup de couteau avait de nouveau enflammé la belle. Ils se réconcilièrent et firent des projets d'avenir : à sa sortie de prison, Henri achèterait un taxi, ils se marieraient et fonderaient un foyer. Las, quinze jours ne s'étaient pas écoulés que la fille céda à nouveau au démon de la chair, et quand Henri sortit de prison, il la trouva enceinte. Cette fois-ci, il renonça à jouer du couteau ; il prit tout ce qu'il lui restait d'économies et se lança dans une bamboula effrénée qui se solda par une nouvelle condamnation à un mois de prison. Sa peine purgée, il se retrouva à l'égoutier. De ce jour, il fut impossible de lui tirer un mot. Quand on lui demandait pourquoi il faisait

ce métier, il se contentait de croiser les poignets comme un homme qui a des menottes aux mains et d'un hochement de tête, désignait la direction de la prison de la Santé. On eût dit que le mauvais sort lui avait, du jour au lendemain, presque complètement fait perdre la raison.

J'allais oublier R..., un Anglais qui vivait six mois par an à Putney, avec ses parents, et qui passait les six mois restants en France. Dans sa période française, il sifflait ses quatre litres de vin par jour, six le samedi. Il lui était même arrivé de faire une fois le voyage des Açores, pour l'unique raison que le vin qu'on y trouve est le moins cher d'Europe. C'était au demeurant un être doux et paisible : on ne le voyait jamais d'humeur querelleuse ou bagarreuse – on ne le voyait jamais non plus parfaitement jeun. Il restait au lit jusqu'à midi, puis se levait et allait s'attabler dans un coin du bistrot, d'où il ne bougeait plus jusqu'à minuit, occupant son temps à s'imbiber méthodiquement d'alcool. Quand il éloignait son verre des lèvres, c'était pour dissenter, d'une voix précieuse, un peu efféminée, sur les meubles anciens. Il était, avec moi, le seul Anglais du quartier.

On trouvait encore à l'hôtel une foule de personnages tout aussi insolites que ceux que je viens d'évoquer : Monsieur Jules, le Roumain, qui avait un œil de verre mais refusait obstinément de l'avouer ; Furex, le maçon limousin ; Roucolle, l'avare (mort, toutefois, à mon époque) ; le père Laurent, le chiffonnier illettré qui signait son nom en reproduisant un modèle qu'il gardait toujours en poche. Il serait sans doute amusant, pour qui en aurait le temps, d'évoquer dans le détail certaines de ces destinées. Quant à moi, si je décris rapidement la faune du quartier, ce n'est pas pour présenter des phénomènes de foire mais parce que tous ces gens font partie de mon histoire. Le sujet de ce livre, c'est la misère, et c'est dans ce quartier lépreux que j'en ai pour la première fois fait l'expérience d'abord comme une leçon de choses dispensée par des individus menant des vies plus impossibles les unes que les autres, puis comme trame vécue de ma propre existence. C'est pour cela que je m'efforçais de planter au mieux le décor.

La vie du quartier. Notre bistrot, pour commencer : une petite salle carrelée, au rez-de-chaussée de l'hôtel des Trois Moineaux. On descend deux ou trois marches pour y accéder et l'on découvre quelques tables maculées de taches de vin – au mur, une photo représentant un enterrement, avec mention : « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué. » Des ouvriers, la taille ceinte d'une large bande d'étoffe rouge, découpant des rondelles de saucisson avec leur gros couteau de poche. Madame F..., la patronne, robuste paysanne auvergnate aux allures de génisse entêtée, vidant à longueur de journée des verres de malaga « parce que c'est bon pour l'estomac ». Les apéritifs qu'on jouait au dés, les chansons – *Ah, les fraises et les framboises !* et *La Madelon* disant « Et pourquoi prendrais-tu un seul homme, quand j'aime tout un régiment ? » – et les échanges amoureux, sans entraves retenue. La moitié de l'hôtel se retrouvait chaque soir au bistrot. J'aimerais qu'on me montre un pur londonien offrant seulement le quart de la joyeuse animation qui régnait dans cette salle.

On y entendait d'étranges propos. Voici par exemple Charlie, une des attractions du quartier.

Charlie était un fils de famille qui avait fait de bonnes études. Il avait déserté le domicile paternel et vivait des sommes d'argent que lui versaient périodiquement ses parents. Imaginez un tout jeune homme, très rose, avec les joues fraîches et les cheveux soyeux d'un gentil petit garçon, et des lèvres d'un rouge intense, humides comme des cerises. Il a des pieds minuscules, des bras anormalement courts, des mains potelées comme celles d'un bébé. En parlant, il fait des gambades et des entrechattements comme s'il était trop heureux, trop plein de vie pour rester un instant en place. Il est trois heures de l'après-midi. Le bistrot est désert, à l'exception de Madame F... et d'un ou deux chômeurs. Mais pour Charlie, peu importe l'auditoire du moment qu'on lui offre l'occasion de se mettre lui-même en scène. Il s'exprime à la manière d'un orateur juché sur mie barricade, savourant ses effets et agitant frénétiquement ses bras trop courts. Ses petits yeux un peu porcins brillent d'enthousiasme. Il offre un spectacle en un sens profondément répugnant.

Il parle de l'amour, son sujet de prédilection. « Ah, l'amour, l'amour ! Ah, les femmes m'ont tué. Hélas, messieurs et dames, les femmes – voilà la cause de ma ruine, de ma totale et irrémédiable déchéance. À vingt-deux ans, je suis fini, vidé – lessivé. Mais quels trésors de connaissance n'ai-je pu accumuler, quels abîmes de sagesse n'ai-je point sondés ! Et que ne donnerait-on pas pour atteindre la véritable sagesse, pour devenir, au plus haut sens du mot, un être civilisé, un homme qui a goûté aux plus subtils raffinements du vice...

Messieurs et dames, je vous sens tristes. Que diable ! La vie est belle, et la tristesse n'est pas comprise. Un peu de gaieté, je vous en conjure !

*Fill high ze bowl vid Samian vine,  
Ve vill not sink of semes like zese<sup>1</sup> !*

Oui, la vie est belle ! Croyez-en les trésors de mon expérience. C'est de l'amour que j'ai à vous parler : je vous dévoilerai la véritable signification de ce mot, je vous révélerai la réalité supérieure de ce plaisir raffiné entre tous, plaisir auquel seul peut prétendre l'homme authentiquement civilisé. Je vous parlerai de ce qui fut le plus beau jour de ma vie. Il s'est enfui, hélas, le temps où j'aurais pu encore goûter semblable félicité ! Enfuis à jamais la possibilité, le désir même de m'y abîmer.

Écoutez donc. C'était il y a deux ans. Mon frère – il est notaire – se trouvait à Paris et nos parents lui avaient dit de venir me voir pour m'inviter à dîner. Bien que nous détestant cordialement, nous jugeâmes préférable de ne pas contrarier la volonté familiale. Nous allâmes donc dîner ensemble et



au cours du repas, il s'enivra copieusement avec le secours de trois bouteilles de bordeaux. Je raccompagnai à son hôtel et, en chemin, achetai une bouteille de cognac. Une fois dans sa chambre, lui en servis un plein verre, en lui assurant que le remède était souverain contre l'ébriété. Il but et tomba comme une masse, ivre mort. Je le soulevai, l'adossai au bord du lit et explorai ses poches. J'y trouvai onze cents francs, dont je m'emparai. Après quoi je dévalai l'escalier, m'engouffrai dans un taxi et filai. Mon frère ne connaissait pas mon adresse : j'avais donc l'âme parfaitement en paix de ce côté.

Que fait un homme qui a un peu d'argent à dépenser ? Il va au bordel, cela coule de source. Mais ne croyez pas que j'allais m'avilir dans une de ces basses débauches tout juste bonnes à satisfaire un terrassier. Que diable ! On est civilisé ou on ne l'est pas. Vous comprenez, avec mille francs en poche je pouvais me montrer exigeant, délicat. Il était minuit passé lorsque je trouvai enfin ce que je cherchais. Dans un petit bistrot tranquille, un peu en retrait des boulevards, je fis la connaissance d'un jeune homme de dix-huit ans, très chic, en smoking, les cheveux coupés à l'américaine. Au bout de quelques minutes de conversation, je sus que j'avais trouvé mon homme. Nous abordâmes divers sujets, dont en particulier les mille et une façons de se donner du bon temps. Finalement, nous prîmes un taxi qui nous emporta vers une destination connue de mon nouvel ami.

Le taxi s'arrêta dans une ruelle étroite et désolée, éclairée à l'un de ses bouts par un unique bec de gaz. Des flaques d'une eau noirâtre miroitaient entre les pavés. Sur tout un côté de la ruelle courait un haut mur orbe d'un couvent. Mon compagnon me conduisit vers une grande bâtisse délabrée aux persiennes closes et frappa une série de coups à la porte. Il y eut un bruit de pas, puis le grincement de verrous que l'on tirait et la porte s'entrouvrit légèrement. Une main passa dans l'entrebâillement, une grande main crochue, la paume levée à la hauteur de notre nez, une main qui réclamait de l'argent.

Mon compagnon glissa son pied dans l'entrebâillement.

— Combien ? demanda-t-il.

— Mille francs, répondit une voix de femme. À régler tout de suite, si vous voulez entrer.

Je déposai mille francs dans la paume tendue et donnai à mon compagnon les cent qui me restaient. Il me souhaita une bonne nuit et s'en fut. J'entendis à l'intérieur une voix qui comptait les billets, puis une vieille femme décharnée, l'air d'un corbeau avec sa robe noire, pointa son nez au-dehors et me dévisagea d'un air soupçonneux avant de m'inviter à entrer. Dedans, on n'y voyait goutte. Je distinguai seulement la lueur d'un bec de gaz éclairant vaguement un pan de mur plâtré et laissant tout le reste dans l'ombre la plus profonde. Dans l'air flottait une odeur de rats et de poussière. Sans même dire, la vieille femme alluma une bougie à la flamme du gaz, puis me précéda en boitillant dans un corridor dallé qui aboutissait à une série de marches de pierre.

— Voilà, dit-elle. Descendez jusqu'à la cave et faites ce que vous voudrez. Je ne verrai rien, je n'entendrai rien, je ne saurai rien. Vous êtes libre, comprenez-vous, totalement libre.

Ah, messieurs, ai-je besoin de vous décrire – car vous le connaissez forcément – ce frisson, moitié de peur, moitié de bonheur, qui vous parcourt en de tels moments ? Je m'engageai à tâtons sur les marches. J'entendais le bruit de ma propre respiration et le raclement de mes semelles sur la pierre. Hors cela, tout était silence. Au bas des marches, ma main rencontra le bouton d'un commutateur. Je le manœuvrai et un grand lustre portant douze tulipes rouges inonda la cave d'une lumière de sang. Oh, cave ! Que dis-je ! Je n'étais pas dans une cave mais dans une chambre à coucher, une vaste chambre richement décorée, et rouge sang du haut en bas. Imaginez le tableau, messieurs et dames ! De la moquette rouge au plancher, du papier peint rouge sur les murs, du velours rouge sur les fauteuils jusqu'au plafond qui était rouge ! Du rouge partout, flamboyant sous les yeux. Un rouge violente et oppressant, épais, comme si la lumière vous fût parvenue à travers des bocalux emplis de sang. Tout au fond se dressait un immense lit carré, garni de couvertures du même rouge que l'ensemble de la pièce. Et sur ce lit était étendue une fille vêtue d'une robe de velours rouge. À ma vue, elle eut un

mouvement de recul apeuré et tenta de dissimuler ses genoux que révélait la robe trop courte.

Je m'étais immobilisé sur le seuil.

— Approche, ma poule, ordonnai-je.

Elle laissa échapper un gémissement d'effroi. D'un bond, je me retrouvai à côté du lit. Elle tenta de se dérober, mais je la saisis à la gorge – comme cela voyez-vous ? – et serrai. Elle se débattait et implorait ma pitié, mais je la tenais fermement, lui repoussant la tête en arrière pour la dévisager de tout mon haut. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait les traits grossiers, l'expression butée d'un enfant arriérée. Mais son visage disparaissait sous la poudre et le fard et dans ses yeux bleus d'idiote, étincelants sous la lumière rouge, se lisait cette expression ahurie et traquée que l'on rencontre d'ordinaire chez cette sorte de femme. C'était à coup sûr une petite paysanne vendue par ses parents à quelque être sans scrupules.

Sans prononcer une parole, je l'arrachai du lit et la jetai à terre. Puis je m'abattis sur elle, tel un tigre ! Ah, le bonheur, l'incomparable joie contenue dans un pareil instant ! Voilà, messieurs et dames, l'expérience dont je voulais vous faire part. Voilà l'amour ! Voilà la vérité de l'amour, la seule chose au monde qui mérite quelque effort. La chose à côté de laquelle tous vos arts et vos idéaux, toutes vos philosophies et vos croyances, toutes vos belles paroles et tous vos grands airs sont aussi gris et ternes que de la cendre. Quand on a connu l'amour – la vérité de l'amour – qu'y a-t-il sur terre qui ne fasse désormais figure de pâle fantôme du plaisir ?

Je renouvelai mon assaut, encore et encore, avec une sauvagerie sans cesse redoublée. À chaque fois la fille tentait de m'échapper, implorant ma pitié.

— De la pitié ! m'écriai-je. Crois-tu que je sois venu ici pour faire preuve de pitié ? Crois-tu que j'aurais payé mille francs pour ça ?

Je vous le jure, messieurs et dames, sans ces maudites lois qui sont autant d'obstacles à la liberté, je l'aurais tuée à ce moment-là.

Ah, il fallait l'entendre crier sa souffrance, et avec quels cris d'agonie ! Mais il n'y avait personne pour l'entendre. Dans cette cave enfouie sous le pavé de Paris, nous étions aussi isolés du monde que si l'on nous avait enfermés au cœur d'une pyramide. Les larmes ravinaient ses joues, emportant la poudre qui coulait en longues traînées sales. Ah, moment ineffable ! Vous autres, messieurs et dames, qui n'avez jamais frissonné aux plus délicates sensations de l'amour, vous ne pouvez imaginer ce que représente une telle volupté. Et moi-même, à l'heure où ma jeunesse s'est enfuie – ah, la jeunesse ! – je vois bien que jamais plus la vie ne s'offrirait à moi avec une telle splendeur. C'est fini, oui, fini pour jamais. Ah, qui dira combien misérable, brève et trompeuse est la joie humaine ! Car que devient réellement, en réalité, le moment suprême de l'amour ? Un rien, un instant, une seconde peut-être. Une seconde d'extase – puis tout n'est que cendre, poussière, néant.

Ainsi donc, l'espace d'un instant, j'avais touché au bonheur suprême, savouré l'émotion la plus haute, la plus exquise qu'il soit donné à l'être humain de connaître. Et dans ce même moment, tout était terminé, et que me restait-il ? Toute ma passion, toute ma sauvage fureur s'étaient envolées comme pétales de rose. Je restais là, glacé et languissant, en proie aux vains regrets. Dans mon écoeurement, je parvenais même à ressentir comme une vague pitié pour cette fille qui gisait à terre, secouée de sanglots. N'est-il pas effroyable de penser que nous puissions céder à d'aussi mesquines émotions ? Sans même accorder un dernier regard à la fille, je gravis précipitamment les marches et me retrouvai à l'air libre. Il faisait noir, froid. Les rues étaient désertes et le pavé rendait sous nos talons un son sourd, désolé. Tout mon argent était parti en fumée, je n'avais même pas de quoi prendre un taxi. C'est à pied que je regagnai ma chambre glacée et solitaire.

Voilà, messieurs et dames, l'expérience dont j'avais promis de vous faire part. Voilà ce que c'est l'Amour. Et voilà ce que fut le plus heureux jour de ma vie. »

Curieux personnage, décidément, que ce Charlie – mais qui illustre bien la diversité de la faune humaine.

quartier.

---

J'habitais le quartier du Coq-d'Or depuis un an et demi environ. Un beau jour, en été, je m'aperçus qu'il me restait en tout et pour tout quatre cent cinquante francs, et rien d'autre à espérer, mis à part les trente-six francs hebdomadaires que je gagnais en donnant des leçons d'anglais. Jusqu'ici je ne m'étais jamais inquiété de l'avenir ; d'un seul coup, je compris qu'il me fallait faire quelque chose. Je résolus de me mettre en quête d'un emploi et pris la précaution – utile précaution, comme le montra la suite des événements – de prélever deux cents francs sur mon pécule pour payer un mois de loyer d'avance. Avec les deux cent cinquante francs restants et les leçons d'anglais, je pouvais vivre encore un mois, et d'ici là j'aurais sans doute trouvé du travail. J'envisageais de louer mes services à une agence de tourisme, comme guide ou peut-être interprète. Mais le sort en décida autrement.

Un jour, un jeune Italien se présenta à l'hôtel. Il se disait « compositeur ». Mais c'était un personnage assez ambigu, étant donné qu'il arborait des pattes de lapin, réservées en principe aux apaches et aux intellectuels, si bien qu'on ne savait pas trop dans quelle catégorie le ranger. Madame F..., qui lui trouvait mauvais air, lui demanda de verser une semaine d'avance. L'Italien paya et resta six nuits à l'hôtel. Mais il mit ce temps à profit pour se procurer les doubles de certaines clés et, juste avant de disparaître, cambriola une douzaine de chambres, dont la mienne. Par chance, il ne put emporter l'argent que j'avais en poche, mais fit main basse sur le reste. De sorte que je ne retrouvai pas absolument sans le sou : il me restait en tout et pour tout quarante-sept francs.

Néanmoins tous mes beaux projets tombaient à l'eau. Je devais à présent subsister avec six francs par jour – entreprise en soi assez ardue pour ne guère me laisser le temps de penser à autre chose. C'est à ce moment-là que je commençai à comprendre ce que signifie vraiment la pauvreté. Car six francs par jour, si ce n'est pas à proprement parler la misère, ce n'en est pas loin. Avec six francs par jour, on peut encore subsister à Paris, à condition de savoir s'y prendre. Mais l'affaire n'est pas de tout repos.

Curieuse sensation qu'un premier contact avec la « débîne ». C'est une chose à laquelle vous avez tellement pensé, que vous avez si souvent redoutée, une calamité dont vous avez toujours su qu'elle s'abattrait sur vous à un moment ou à un autre. Et quand vient ce moment, tout prend un tour totalement et si prosaïquement différent. Vous vous imaginiez que ce serait très simple : c'est en fait extraordinairement compliqué. Vous vous imaginiez que ce serait terrible : ce n'est que sordide et fastidieux. C'est la *petitesse* inhérente à la pauvreté que vous commencez par découvrir. Les expédients auxquels elle vous réduit, les mesquineries alambiquées, les économies de bouts de chandelle.

C'est tout d'abord l'atmosphère de secret cachottier. Vous vous trouvez brutalement contraint de vivre avec six francs par jour. Mais vous ne voudriez pour rien au monde que cela se sache : il faut donner à votre entourage l'impression que rien n'a changé dans votre vie. Ce qui vous enferme d'emblée dans un labyrinthe de stratagèmes dérisoires, qui ne suffisent même pas à donner le change. Vous renoncez, pour commencer, à donner votre linge à blanchir. Croisant dans la rue la blanchisseuse, qui s'inquiète de ne plus vous voir, vous bredouillez une vague explication, avec comme résultat que la brave dame, persuadée que vous lui avez retiré votre clientèle pour la donner à un concurrent, vous en veut désormais à mort. Le buraliste ne cesse de vous demander pourquoi vous fumez moins. Il y a des lettres auxquelles vous voudriez bien répondre, mais cela vous est impossible parce que les timbres sont devenus trop chers pour vous. Et puis il y a la question de la nourriture – le plus loin la plus épineuse. Chaque jour, aux heures des repas, vous faites ostensiblement mine de prendre la direction du restaurant, mais vous passez une heure dans les jardins du Luxembourg, à tourner en rond

et à regarder les pigeons. Après quoi, vous ramenez votre pitance chez vous, dissimulée dans vos poches. ~~Votre ordinaire se compose de pain et de margarine, ou de pain et de vin, mais là encore vous faut tricher.~~ Vous achetez du pain de seigle au lieu de pain de ménage parce que les pains de seigle, quoique plus chers, sont ronds et donc plus faciles à mettre dans une poche. Ce qui, chaque jour, vous fait dépenser un franc en pure perte. Parfois, pour ne pas perdre totalement la face, vous sacrifiez soixante centimes à une consommation dans un bar – soixante centimes de nourriture et moins. Votre linge se salit et vous vous trouvez à court de savon et de lames de rasoir. Votre coupe de cheveux aurait besoin d'être rafraîchie : vous essayez d'y remédier par vous-même, avec des résultats si catastrophiques qu'il vous faut en fin de compte recourir aux services d'un homme de l'art, et laisser l'équivalent de deux ou trois repas. Vous mentez à longueur de journée, et ces mensonges vous coûtent cher.

Vous découvrez à quel point, avec six francs par jour la vie devient précaire. De menus désastres surviennent, qui vous obligent à vous priver de nourriture. Vous avez dépensé vos quatre-vingt-derniers centimes pour acheter un demi-litre de lait, que vous faites réchauffer sur la lampe à alcool. Au moment où ça bout, une punaise vient se promener sur votre avant-bras. Vous tentez de la chasser d'une chiquenaude, et plouf, la bestiole tombe en plein dans la casserole de lait ! Il ne vous reste plus qu'à tout jeter et à vous serrer la ceinture.

Vous allez à la boulangerie acheter une livre de pain et vous attendez, tandis que la boulangère sert un autre client qui en a, lui aussi, demandé une livre. Elle n'est pas très adroite et en coupe un peu plus. « Pardon, monsieur, dit-elle au client, il y en a pour deux sous de plus, j'espère que cela ne vous fait rien ? » La livre de pain vaut un franc, et vous avez tout juste un franc sur vous. À l'idée qu'elle puisse, à vous aussi, demander de payer deux sous de plus, et qu'il vous faille avouer que non, vous ne pouvez pas, vous êtes saisi de sueurs froides et quittez précipitamment la boutique. Des heures entières se passent avant que vous n'ayez rassemblé assez de courage pour pénétrer de nouveau dans une boulangerie.

Vous allez à présent chez l'épicier, prêt à sacrifier un franc pour un kilo de pommes de terre. Mais dans la monnaie que vous avez préparée se trouve une pièce belge, que le commerçant refuse. Vous quittez piteusement la boutique, sachant que vous n'oserez jamais y remettre les pieds.

Vos pas vous ont porté dans un quartier respectable et vous apercevez, s'avanciant dans votre direction, un ami ne partageant pas vos soucis d'argent. Pour l'éviter, vous vous réfugiez dans le premier café venu. Là, comme il faut bien consommer, vous dépensez vos cinquante derniers centimes pour un verre de café noir dans lequel surnage une mouche morte. On pourrait citer des centaines de catastrophes de ce type ; elles forment le lot quotidien de la vie quand on se trouve dans la débîne.

Vous découvrez ce que c'est que d'avoir faim. L'estomac lesté de pain et de margarine, vous allez vous promener dans la rue et lorgner les devantures. Partout vous apercevez des étalages débordant de victuailles qui vous sont autant d'insultes : des cochons entiers, des paniers pleins de miches justes sorties du four, des mottes de beurre jaune, des chapelets de saucisses, des montagnes de pommes de terre, d'énormes meules de gruyère. Devant une telle abondance, l'envie vous prend de pleurer de chaudes larmes sur votre sort. Vous songez à attraper un pain et à partir en courant, en dévorant ce pain sans cesser de courir, pour le finir avant qu'on ne vous rattrape. Mais vous renoncez à cette idée par simple frousse.

Vous découvrez l'ennui, compagnon obligé de la pauvreté – ces moments où, n'ayant rien à faire, vous vous sentez incapable de vous intéresser à autre chose qu'à votre estomac qui crie famine. Vous passez la moitié de la journée allongé sur votre lit, dans l'état d'esprit du *jeune squelette* de Baudelaire. Seule la nourriture pourrait vous arracher à votre torpeur. Vous vous apercevez qu'un homme qui a passé ne serait-ce qu'une semaine au régime du pain et de la margarine n'est plus un homme mais uniquement un ventre, avec autour quelques organes annexes.

On pourrait encore épiloguer longuement sur ce sujet, mais tout y est à l'avenant : voilà ce qu'est la vie avec six francs par jour. Une vie que connaissent à Paris des milliers de personnes — artistes étudiants luttant pied à pied pour leur survie, prostituées ayant passé l'âge de la prime jeunesse, chômeurs et sans-travail de toutes catégories. C'est, pour ainsi dire, l'antichambre de la misère.

Je vécus pendant environ trois semaines de cette façon. Les quarante-sept francs qui me restaient s'épuisèrent très vite et je dus me débrouiller de mon mieux avec les trente-six francs hebdomadaires de mes leçons d'anglais. N'ayant pas appris à compter, je dépensais à tort et à travers et il m'est plus d'une fois arrivé de rester tout un jour sans manger. Quand cela se produisait, je vendais quelques effets personnels, que je sortais discrètement de l'hôtel, enveloppés dans des petits paquets, et que je portais à un fripier de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. L'homme était un Juif aux cheveux roux, un homme extraordinairement désagréable, qui entrait parfois dans de violentes colères à la seule vue d'un client, comme si celui-ci l'insultait en pénétrant dans son échoppe. « Merde ! s'écriait-il. Encore vous ? Vous me prenez pour qui ? Pour le fourneau économique ? » Et il offrait des prix dérisoires. Pour un chapeau que j'avais payé vingt-cinq shillings et à peine porté, il m'accorda cinq francs. Pour une bonne paire de chaussures, cinq francs encore. Pour des chemises, un franc la pièce. Je préférais échanger qu'acheter et avait mis au point un truc qui consistait à vous fourrer entre les mains un quelconque article sans valeur et à faire ensuite comme si vous aviez accepté l'objet en paiement. Je l'ai vu un jour prendre un très bon pardessus à une vieille femme, lui coller dans la main deux boules de billard et la pousser vivement vers la porte sans lui laisser le temps de protester. C'eût été un véritable plaisir que d'aplatir le nez de ce Juif — pour quelqu'un, en tout cas, qui se fût trouvé dans cette situation de le faire.

Ces trois semaines furent pénibles et sordides, mais le pire était encore devant moi, car le moment approchait où il me faudrait à nouveau payer l'hôtel. Pourtant, j'étais loin d'être aussi malheureux que je l'aurais cru. Car, lorsque vous vous trouvez au seuil de la misère, vous faites une découverte qui éclipsé presque toutes les autres. Vous avez découvert l'ennui, les petites complications mesquines des affaires de la faim, mais vous avez en même temps fait cette découverte capitale : savoir que la misère a la vertu de rejeter le futur dans le néant. On peut même soutenir, jusqu'à un certain point, que moins on a d'argent, moins on se tracasse pour cela. Quand il vous reste cent francs en poche, vous imaginez les pires ennuis. Si vous avez trois francs, cela ne vous fait ni chaud ni froid. Car avec trois francs, vous avez de quoi manger jusqu'au lendemain : vous ne voyez pas plus loin. Vous êtes ennuyé mais vous n'avez aucune peur. Vous vous dites vaguement : « Dans un jour ou deux je n'aurai plus rien à me mettre sous la dent — embêtant ça. » Puis vous pensez à autre chose. Le régime du pain sec et de la margarine secrète, en un sens, son propre analgésique.

Il est un autre sentiment qui aide grandement à supporter la misère. Tous ceux qui sont passés par là doivent sans doute l'avoir connu. C'est un sentiment de soulagement, presque de volupté, à l'idée qu'on a enfin touché le fond. Vous avez maintes et maintes fois pensé à ce que vous feriez en pareil cas : eh bien ça y est, vous y êtes, en pleine mouscaille — et vous n'en mourez pas. Cette simple constatation vous ôte un grand poids de la poitrine.

Un jour, mes leçons d'anglais prirent brutalement fin. Il commençait à faire très chaud et un de mes élèves, ne se sentant plus le courage de continuer à travailler, me donna purement et simplement congé. L'autre disparut sans laisser d'adresse, en me devant douze francs. Il me restait trente centimes tout juste, et plus un brin de tabac. Un jour et demi durant, je n'eus rien à manger ou à fumer. Enfin n'y tenant plus, j'entassai dans une valise les vêtements encore en ma possession et décidai de porter le tout au mont-de-piété. Par ce geste, je renonçais à simuler plus longtemps l'apparence de prospérité, car je ne pouvais sortir mes effets personnels de l'hôtel sans l'autorisation de Madame F. Je me souviens toutefois de sa surprise quand je m'acquittai de cette formalité : dans le quartier, il y avait belle lurette qu'on ne pensait même plus à s'indigner quand un locataire déménageait à la cloche de bois.

C'était la première fois que je mettais les pieds chez *ma tante*. On passait sous un majestueux portique de pierre, portant comme il se doit l'inscription *Liberté, Égalité, Fraternité* (les Français placent ces trois mots un peu partout, jusques et y compris à l'entrée des postes de police), pour accéder à une grande pièce aux murs nus évoquant un peu une salle de classe, avec son comptoir à bout et ses bancs alignés. Il y avait là quarante à cinquante personnes qui attendaient déjà. Chacun présentait son gage à un employé installé derrière le comptoir, puis on allait s'asseoir. Une fois son estimation achevée, l'employé lançait à la cantonade : « Numéro tant, acceptez-vous cinquante francs ? » Parfois la somme ne dépassait pas quinze francs, voire dix ou même cinq – quoi qu'il en soit, toute la salle était informée. Au moment où j'entrai, l'employé lança d'un ton comminatoire « Numéro 83 – ici ! » – accompagnant son injonction d'un petit sifflement et d'un signe de la main comme s'il s'adressait à un chien. Le numéro 83 s'approcha du comptoir. C'était un vieil homme barbu, avec un pardessus boutonné jusqu'au cou et des bas de pantalon effrangés. Sans mot dire l'employé fit passer le paquet par-dessus le comptoir – manifestement, cela n'avait aucune valeur. Le paquet tomba à terre et s'ouvrit, révélant son contenu : quatre caleçons de laine. Dans la salle, ce fut l'hilarité. Le pauvre numéro 83 ramassa ses hardes et sortit en traînant le pas, marmonnant quelque chose dans sa barbe.

La valise et les vêtements que je voulais engager avaient coûté au total plus de vingt livres et se trouvaient en très bon état. Je pensais qu'on pouvait raisonnablement les estimer à dix livres, et un quart de cette somme (c'est généralement ce qu'on obtient chez un prêteur sur gages) correspondait à quelque chose comme deux cent cinquante à trois cents francs. J'attendis donc mon tour sans trop d'inquiétude, tablant sur deux cents francs au pis aller.

Enfin l'employé finit par appeler mon numéro :

« Numéro 97 !

— Oui, dis-je en me levant.

— Soixante-dix francs ? »

Soixante-dix francs pour des vêtements valant au moins dix livres ! Mais toute discussion était inutile. Avant moi, quelqu'un avait essayé de discuter le prix qu'on lui proposait : l'employé avait aussitôt refusé le gage. Je pris l'argent et la reconnaissance qu'on me donna et sortit. À présent, n'avais plus que les vêtements que je portais sur moi : un veston troué au coude et un pardessus dont je ne pouvais espérer tirer beaucoup d'argent – plus une chemise de rechange. Par la suite, j'apprenais (mais un peu tard) qu'il valait mieux se présenter l'après-midi dans un mont-de-piété. Les employés sont Français, et donc, comme la plupart de leurs compatriotes, assez mal limés tant qu'ils n'ont pu en leur déjeuner.

Quand je retrouvai mon hôtel, Madame F... était occupée à balayer le sol du bistrot. Elle gravit quelques marches pour venir à ma rencontre. Son regard disait assez qu'elle n'était pas très rassurée quant à ma solvabilité.

« Eh bien, me dit-elle, qu'est-ce que vous avez tiré de vos habits ? Pas grand-chose, hein ?

— Deux cents francs, répondis-je vivement.

— Tiens, fit-elle d'un air étonné. C'est vraiment pas vilain. Il faut croire que les tailleurs anglais ne se mouchent pas du pied ! »

Mon mensonge m'épargna bien des tracas. Et curieusement, il se métamorphosa bientôt en vérité. À quelques jours de là, je reçus exactement deux cents francs en paiement d'un article que j'avais donné à un journal et, bien qu'il m'en coûtât, j'utilisai la totalité de cette somme pour régler le prix de ma location, rubis sur l'ongle. Ainsi, même si au cours des semaines suivantes il m'arriva plus d'une fois d'être au bord de la famine, j'eus toujours un toit sur la tête.

À présent, il me fallait absolument trouver du travail. Je me souvins d'un ami que j'avais, un garçon d'hôtel russe du nom de Boris, qui pouvait peut-être me venir en aide. J'avais fait connaissance dans la salle commune d'un hôpital où il était en traitement pour une arthrite de la jambe gauche. Il m'avait dit de venir le trouver si jamais je me trouvais en difficulté.

Je dois dire quelques mots de Boris, car ce curieux personnage fut longtemps pour moi un ami très sûr. C'était un grand gaillard d'environ trente-cinq ans, à l'allure encore martiale. Il avait jadis porté beau, mais les séjours prolongés au lit nécessités par son état l'avaient fait énormément grossir. Comme beaucoup de réfugiés russes, il avait connu une vie assez mouvementée. Ses parents, tués lors de la révolution, avaient eu de la fortune et Boris avait servi pendant la guerre dans le 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sibériens, qui était, d'après lui, la meilleure unité de l'armée russe. Après la guerre, il avait commencé par travailler dans une fabrique de brosses, puis il avait été porteur aux Halles, plongeur dans un restaurant et avait fini par décrocher une place de garçon d'hôtel. Quand sa maladie s'était déclarée, il travaillait à l'hôtel Scribe et se faisait une centaine de francs par jour en pourboires. Son ambition était d'être promu maître d'hôtel, pour pouvoir mettre cinquante mille francs de côté afin d'ouvrir un petit restaurant chic sur la rive droite.

Boris parlait toujours de la guerre comme de la période la plus heureuse de sa vie. Il avait lu une quantité incalculable de traités sur la stratégie et l'histoire militaire et pouvait vous exposer dans le détail les théories de Napoléon, Koutouzov, Clausewitz, Moltke ou Foch. Tout ce qui avait trait au métier des armes le passionnait. Son café de prédilection était la Closerie des Lilas, à Montparnasse, pour la seule raison que la statue du maréchal Ney se dresse devant. Par la suite, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de nous rendre ensemble rue du Commerce. Si nous prenions le métro, Boris descendait systématiquement à Cambronne plutôt que de poursuivre jusqu'à la station Commerce, pourtant plus proche de notre destination. Boris avait un faible pour le général Cambronne qui, à Waterloo, sommé de se rendre, répondit par un simple « Merde ! »

Les seules choses que la révolution n'avait pas prises à Boris, c'étaient ses décorations et quelques photographies de son ancien régiment. Il les avait conservées alors même que tout ce qu'il possédait prenait le chemin du mont-de-piété. Il ne se passait pratiquement pas de jour sans qu'il étale ses photographies sur son lit, pour les commenter à mon intention :

« Voilà, mon ami. Là, c'est moi à la tête de ma compagnie. De beaux hommes, et solides, hein ? Rien à voir avec ces avortons de Français. Capitaine à vingt ans – pas mal, hein ? Oui, j'étais capitaine au 2<sup>e</sup> tirailleurs sibériens, et mon père était colonel...

Ah, mais mon ami, la vie chemine par monts et par vaux. Capitaine dans l'armée russe, et puis blouf ! la révolution. Plus un sou. En 1916, j'étais descendu une semaine à l'hôtel Édouard VII. En 1920, au même endroit, je quémандаis une place de veilleur de nuit. J'ai été veilleur de nuit, caviériste, ciréur de parquets, plongeur, portefaix, préposé aux toilettes. J'ai distribué des pourboires et j'en



reçus. Ah, mon ami, je peux dire que j'ai connu la grande vie. Sans vouloir me vanter, l'autre jour j'essayais de calculer le nombre de maîtresses que j'avais eues, et j'en ai trouvé plus de deux cents. Oui, deux cents, au moins... Enfin ça reviendra. La victoire revient toujours, en définitive, à celui qui sait tenir... Courage ! »

Boris était un être étrange, pourvu d'une nature assez difficile à cerner. Il évoquait avec délectation le bon temps de l'armée, mais il avait été garçon d'hôtel assez longtemps pour acquérir la mentalité du garçon. Bien que n'ayant jamais possédé plus de quelques milliers de francs, il croyait dur comme fer qu'il parviendrait un jour à ouvrir un restaurant à lui et à faire fortune. J'ai découvert par la suite que c'était là le rêve secret de tous les garçons ; c'est ce qui les réconcilie avec leur condition. Boris avait des tas de choses intéressantes à dire sur la vie d'hôtel.

« Dans ce métier, disait-il, c'est comme au jeu. On peut mourir dans la misère, on peut aussi bien faire fortune en un an. On ne perçoit pas de salaire, uniquement des pourboires – dix pour cent sur la note et une commission des marchands de vin sur les bouchons de champagne. Le barman de chez Maxim's, par exemple, se fait cinq cents francs par jour. Et davantage en saison... Je suis moi-même arrivé à me faire jusqu'à deux cents francs par jour. C'était dans un hôtel de Biarritz, pendant la saison. Là-bas, tout le personnel, du directeur au dernier plongeur, travaillait vingt et une heures par jour. Vingt et une heures de travail et deux heures et demie de sommeil, tout un mois durant ! Mais le jeu en valait la chandelle, avec deux cents francs par jour à la clé !

On ne sait jamais quand la chance va vous sourire. Un jour – je travaillais alors à l'hôtel Royal – un client américain m'appela avant le dîner pour commander vingt-quatre cocktails-brandys. Je les lui apportai tous ensemble sur un plateau – vingt-quatre verres d'un coup.

— À présent garçon, me dit mon client (il était ivre), je vais en boire douze et vous boirez douze autres. Et après, si vous arrivez à marcher jusqu'à la porte, vous aurez cent francs. Je marchai jusqu'à la porte et j'eus mes cent francs. Et la même comédie se répéta chaque soir, six jours durant, douze cocktails-brandys et cent francs à la clé. Quelques mois plus tard, j'appris qu'il avait été extradité à la demande du gouvernement américain pour une affaire de détournement de fonds. Ces Américains, c'est vraiment quelque chose, non ? »

J'aimais bien la compagnie de Boris et nous passions ensemble de bons moments à jouer aux échecs en parlant de la guerre et de la vie d'hôtel. Il ne cessait de me relancer pour que j'imites son exemple : « C'est une vie qui te conviendrait tout à fait. Cent francs par jour et une gentille maîtresse, ce n'est pas vilain. Mais toi, tu veux écrire, me dis-tu. Foutaises et balivernes ! Crois-moi, la seule manière de s'enrichir avec les livres, c'est d'épouser la fille d'un éditeur. Mais tu ferais un très bon garçon d'hôtel à condition de raser cette moustache. Tu es grand, tu parles anglais : exactement ce qu'il faut pour réussir dans le métier. Attends que j'arrive à plier cette maudite jambe, mon ami. Et alors, si tu cherches un jour du travail, viens me trouver. »

Sans argent pour payer mon loyer et avec un estomac qui commençait à crier famine, je me souvins des paroles de Boris et décidai d'aller le voir sans plus tarder. Je ne me faisais guère d'illusions sur mes chances d'obtenir une place de garçon, mais j'étais au moins capable de laver la vaisselle. J'espérais qu'il saurait me trouver un travail aux cuisines : d'après lui, en été, on trouvait très facilement à se faire embaucher à la plonge. Je me sentis tout revigoré à l'idée d'avoir un ami influent sur qui compter.

Un peu auparavant, Boris m'avait communiqué son adresse, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. Tout ce qu'il me disait dans sa lettre, c'est que « les affaires ne marchaient pas trop mal » : j'en avais déduit qu'il avait retrouvé sa place à l'hôtel Scribe et ses cent francs de pourboires quotidiens. Gonflé d'espoir, je me traitai mentalement d'imbécile pour ne pas avoir eu plus tôt l'idée de recourir à Boris. Je me voyais déjà dans un coquet restaurant, entouré de joyeux cuisiniers chantant des chansons d'amour tout en cassant des œufs dans une poêle – et surtout, cinq véritables repas par jour. Anticipant sur le pactole qui m'attendait, j'allai même jusqu'à investir deux francs cinquante dans l'achat d'un paquet de Gauloises bleues.

De bon matin, je pris donc le chemin de la rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. J'eus un mouvement de recul en découvrant une ruelle lépreuse, aussi sordide que celle où j'habitais. L'hôtel de Boris était le plus crasseux de toute la rue. L'entrée mal éclairée laissait sourdre une odeur acre et écœurante, mélange d'eau grasse et de potage synthétique – du bouillon Zip à vingt-cinq centimes par tablette. Une soudaine inquiétude m'envahit. Pour avaler du bouillon Zip, il faut être à deux doigts de mourir de faim, ou peu s'en faut. Pouvait-on réellement vivre dans un tel taudis en gagnant cent francs par jour ? Le patron assis derrière son bureau, l'air morose, me dit que le Russe était dans sa chambre sous les toits. Je gravis six étages d'un escalier étroit et tortueux, assailli par une odeur de bouillon Zip de plus en plus agressive. Arrivé devant la porte de Boris, je frappai. N'entendant pas de réponse, je tournai la poignée et entrai.

La « chambre » était en fait une mansarde de trois mètres sur trois éclairée par un simple vasistas. Le mobilier se réduisait à un étroit lit de fer, une chaise et une table de toilette bancale. Au-dessus du lit, une patiente procession de punaises décrivait un long trajet en S sur le mur. Boris, dormant, torse nu, couvert d'un drap crasseux épousant le contour d'une impressionnante bedaine. Son torse était constellé de morsures d'insectes. Au moment où je pénétrais dans la pièce, il s'éveilla, se frotta les yeux et gémit doucement.

« Oh, nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Oh, nom de Dieu, mes reins ! Fichtre... Ah, j'ai les reins brisés, c'est sûr... »

— Qu'est-ce que tu as ? m'écriai-je.

— Les reins brisés, voilà tout. J'ai passé la nuit sur le plancher. Oh, nom de Dieu, si tu savais ce que ça fait mal !

— Mon cher Boris... Es-tu malade ?

— Pas malade, affamé. Oui, je vais crever, crever de faim si ça continue. En plus de dormir par terre toutes les nuits, ça fait des semaines que je vis avec deux francs par jour. C'est effroyable. Tu me trouves en un bien mauvais moment, mon ami ! »

Il me parut superflu de lui demander s'il avait toujours sa place à l'hôtel Scribe. Je redescendis les marches quatre à quatre et allai acheter un pain. Dès que je fus de retour, Boris se jeta dessus et en dévora la moitié. Puis, se sentant un peu mieux, il s'assit dans son lit et me fit le récit de ses malheurs. En sortant de l'hôpital, il n'avait pas trouvé de travail, à cause de sa jambe qui continuait à faire des siennes. Il avait épuisé son argent, mis au clou tout ce qu'il possédait et était resté plusieurs jours durant sans manger. Il avait dormi une semaine sous le pont d'Austerlitz, entre des barriques de vitres vides. Depuis quinze jours il partageait cette chambre avec un Juif qui travaillait comme mécanicien. Au terme d'explications passablement embrouillées, je compris que le Juif devait trois cents francs à Boris et qu'il le remboursait en le laissant dormir par terre la nuit et en lui allouant deux francs par jour pour sa nourriture. Deux francs, c'était de quoi acheter un bol de café et trois petits pains. Le Juif

partait au travail à sept heures du matin et Boris pouvait alors quitter sa place de la nuit (juste au-dessous du vasistas, qui laissait passer la pluie) et prendre possession du lit. Ce n'était pas non plus l'endroit rêvé pour trouver le sommeil, à cause des punaises, mais au moins pouvait-il reposer son dos.

J'avais été assez ébranlé en retrouvant Boris et en découvrant qu'il était encore plus mal loti que moi. Je lui expliquai qu'il ne me restait qu'une soixantaine de francs et que je devais absolument trouver du travail au plus tôt. Boris avait entre-temps fini le pain, et c'est tout ragaillardisé qu'il s'exclama :

« Mais bon sang, qu'est-ce qui te tracasse dans tout ça ? Soixante francs, c'est la fortune ! Passe-moi s'il te plaît cette chaussure, mon ami, que j'écrabouille quelques-unes de ces bestioles si j'en vois passer à ma portée.

— Crois-tu vraiment que j'ai des chances de trouver du travail ?

— Des chances ? Toutes les chances. Simple comme bonjour. En fait, j'ai déjà quelque chose en vue. Il y a un nouveau restaurant russe qui va ouvrir dans quelques jours rue du Commerce, et c'est une chose entendue que j'y travaillerai comme maître d'hôtel. Rien de plus facile que de t'avoir une place aux cuisines. Cinq cents francs par mois et nourri, plus des pourboires, avec un peu de veine.

— Mais d'ici là ? Il va bientôt falloir que je paie mon hôtel.

— Oh, on trouvera bien quelque chose. J'ai encore quelques cartes en réserve dans la manche. Il y a par exemple des gens qui me doivent de l'argent – des tas de gens à Paris. Un ou l'autre finira bien par casquer. Et pense à toutes les femmes que j'ai eues pour maîtresses ! Une femme n'oublie pas ce genre de choses, tu sais. Il suffirait que je demande pour qu'elles me dépannent. D'un autre côté, un Juif m'a dit qu'il comptait barboter quelques magnétos dans le garage où il travaille et il nous donne cinq francs par jour pour les nettoyer avant de les revendre. Rien qu'avec ça, on peut tenir. Ne te fais pas de souci, mon ami : l'argent, c'est ce qu'il y a de plus facile à se procurer.

— Bon, alors sortons d'ici et tâchons de trouver du travail.

— Rien ne presse, mon ami. Ne t'inquiète pas, nous ne mourrons pas de faim. Ce sont les fortunes de la guerre. J'ai traversé de bien plus sales passes. L'essentiel est de tenir bon et de ne pas se décourager. Pense à la maxime de Foch : « Attaquez ! Attaquez ! Attaquez ! »

Il était midi quand Boris se décida à se lever. Sa garde-robe se réduisait désormais à un complet, une chemise, un faux col et une cravate, une paire de chaussures éculées et une paire de chaussettes toutes trouées – plus un pardessus destiné à ne prendre le chemin du mont-de-piété qu'à la toute dernière extrémité. Boris possédait encore une valise, un misérable bagage en carton bouilli valant à peine plus une vingtaine de francs. Mais ce qui faisait sa valeur, c'est que le patron de l'hôtel la croyait bourrée de vêtements – sans quoi il aurait déjà flanqué Boris à la porte. En réalité, la valise abritait des médailles, des photographies, divers menus objets et d'épaisses liasses de lettres d'amour. Malgré tout, Boris parvenait à conserver une apparence assez soignée. Il se rasa sans savon, avec une lame qui avait bien fait deux mois d'usage, noua sa cravate de manière à masquer les trous et tapissoya soigneusement l'intérieur de ses chaussures avec du papier journal. Enfin, une fois habillé, il prit un miroir et se noircit les chevilles aux endroits où la peau apparaissait derrière les trous des chaussettes. Au terme de tout ce travail, on n'aurait jamais cru avoir devant soi un homme qui, il y a seulement quelques semaines, dormait sous les ponts de la Seine.

Nous nous rendîmes dans un petit café non loin de la rue de Rivoli, rendez-vous bien connu des gérants et employés d'hôtel. Au fond s'ouvrait une arrière-salle mal éclairée, sorte d'antre obscur où l'on rencontrait un échantillonnage complet de la gent hôtelière : des garçons jeunes et fringants, d'autres beaucoup moins fringants et ne mangeant visiblement pas tous les jours à leur faim, des cuisiniers gras et roses, des plongeurs à la mine grasseuse, des femmes de ménage décaties. Chacun avait devant soi un verre de café noir auquel il se gardait bien de toucher. Car l'endroit était en fait u

bureau d'embauche et l'argent des consommations représentait la commission du patron. De temps en temps, un homme corpulent entrant, l'air important, glissait quelques mots au barman et celui-ci faisait signe à l'une des personnes qui patientaient dans l'arrière-salle. Mais ni Boris ni moi ne fûmes appelés de sorte que nous partîmes au bout de deux heures de vaine attente, l'usage interdisant de rester plus longtemps attablé devant sa consommation. Nous apprîmes par la suite, mais trop tard, que tout le truc consistait à glisser la pièce au barman : celui qui avait vingt francs à dépenser à cet effet était pratiquement assuré d'obtenir une place.

De là, nous prîmes le chemin de l'hôtel Scribe et restâmes une heure à battre la semelle sur le trottoir, dans l'espoir que le gérant se montrerait. Mais notre attente fut encore déçue et nous nous traînâmes jusqu'à la rue du Commerce, pour nous entendre dire que le restaurant était fermé (on était en train de refaire les décorations) et que le patron n'était pas là. Nous avons parcouru quatorze kilomètres à travers les rues de Paris et nous nous trouvions dans un tel état d'épuisement que nous dûmes sacrifier un franc cinquante pour rentrer chez moi par le métro. Avec sa jambe malade, Boris avait énormément de difficulté à marcher, et son optimisme n'avait cessé de baisser à mesure que la journée s'avavançait. En sortant du métro, place d'Italie, il était littéralement effondré. Il commença à m'expliquer que ce n'était pas la peine de continuer à chercher du travail, que seul le crime payait.

« Mieux vaut voler que crever de faim, mon ami. J'y ai bien souvent pensé. Un gros Américain aux poches bourrées de billets, un coin sombre du côté de Montparnasse, un pavé dans une chaussette et un boum sur la tête ! Plus qu'à lui faire les poches et déguerpier. C'est faisable, hein ? T'inquiète pas, je ne déballonnerai pas : souviens-toi que j'ai été soldat. »

Il finit toutefois par renoncer à ce projet, étant donné que nous étions tous deux étrangers et faciles à repérer.

Avant de retrouver ma chambre, je dépensai encore un franc cinquante en pain et chocolat. Boris engloutit sa part et aussitôt reprit, comme par magie, du poil de la bête. La nourriture semblait agir sur son organisme avec la rapidité d'un cocktail. Il s'arma d'un crayon et entreprit de dresser la liste des gens susceptibles de nous procurer du travail. À l'en croire, ils se comptaient par dizaines.

« Demain, nous serons tirés d'affaire, mon ami. Je le sens, il y a quelque chose en moi qui me le dit. La chance finit toujours par tourner. En outre, nous avons tous les deux quelque chose dans la tête et un homme qui a quelque chose dans la tête ne meurt jamais de faim. La cervelle, tout est là ! Avec un peu de la cervelle, on transforme n'importe quoi en espèces sonnantes. J'ai eu un ami, un Polonais, qui pour ça était un véritable génie. Devine un peu comment il s'y prenait ? Je vais te dire. Il achetait une bague en or et la mettait en gage pour quinze francs. Ensuite – tu sais comment ces sagouins expédient leur travail – là où le commis avait écrit "en or", il ajoutait "et diamants", et transformait les quinze francs en quinze mille francs. Astucieux, hein ? Après, il trouvait toujours à emprunter mille francs sur la foi de sa reconnaissance. Voilà ce que j'appelle avoir de la cervelle... »

Durant tout le reste de la soirée Boris se montra plein d'optimisme et ne cessa de me parler du bon temps que nous nous donnerions une fois engagés comme garçons d'hôtel à Nice ou à Biarritz, nonchalamment prélassant dans de belles chambres et disposant d'assez d'argent pour nous payer des maîtresses. Comme il était trop fatigué pour refaire à pied les trois kilomètres qui le séparaient de son hôtel, il passa la nuit dans ma chambre, allongé sur le plancher, avec ses souliers roulés dans son veston en guise d'oreiller.

La journée suivante se solda par un nouveau fiasco pour ce qui est de trouver du travail, et trois semaines devaient encore s'écouler avant que la chance ne se décide à tourner. Grâce à mes deux cent francs, j'étais libéré de la hantise du loyer, mais quant au reste, les choses allaient aussi mal qu'il était possible. Jour après jour nous arpentions les trottoirs de Paris, affamés et moroses, nous traînant trois kilomètres à l'heure au milieu des passants, sans jamais rien trouver. Nous passions des heures à faire le pied de grue devant les entrées de service des hôtels et quand le gérant paraissait, nous l'abordions, humblement, la casquette à la main, pour nous heurter sempiternellement à la même réponse : on ne voulait pas d'un éclopé, ni d'un homme sans expérience du métier. Un jour, nous fûmes à deux doigts de réussir. Face au gérant, Boris se tenait très droit, sans prendre appui sur sa canne, de manière à ce que rien ne puisse trahir son handicap. « Oui, fit le gérant, on aurait besoin de deux aides-cavistes... Vous ferez peut-être l'affaire. » Mais au premier mouvement que fit Boris, tous nos espoirs tombèrent à l'eau. « Ah, vous boitez... Malheureusement, je suis au regret... »

Nous nous fîmes inscrire dans des bureaux de placement, répondîmes à des annonces, mais contraints comme nous l'étions de nous déplacer à pied, nous trouvions régulièrement la place prise. « il y a tout juste une demi-heure ». Une fois, nous faillîmes bien nous faire embaucher pour nettoyer des wagons de marchandises, mais à la dernière minute on nous préféra des Français. Une autre fois nous répondîmes à une annonce passée par un cirque qui demandait des garçons de piste. Il s'agissait de charrier des bancs, de changer la litière des chevaux et, pendant la représentation, de rester debout un pied sur un tonneau et l'autre sur un deuxième tonneau pour laisser un lion bondir entre vos jambes. Quand nous arrivâmes sur les lieux, avec une bonne heure d'avance sur le moment indiqué, il y avait déjà une cinquantaine de candidats qui attendaient leur tour. Les lions, apparemment, font toujours recette.

Un jour, une agence à laquelle je m'étais adressé plusieurs mois auparavant m'expédia un « petit bleu » pour m'informer qu'un gentleman italien désirait prendre des leçons d'anglais. Le texte disait : « Passez immédiatement » et promettait une rémunération de vingt francs par heure. Boris et moi fûmes littéralement catastrophés. Une occasion mirifique se présentait, et je ne pouvais pas la saisir car il était hors de question de me présenter à l'agence avec mon veston troué au coude. Puis il nous vint à l'esprit que je pouvais mettre celui de Boris : il n'était pas assorti au pantalon, mais ce dernier était coupé dans une étoffe grise qui pouvait à la rigueur passer pour de la flanelle. Le veston était toutefois beaucoup trop grand pour moi, au point que je devais le porter déboutonné, en gardant une main dans la poche. Je ne perdus pas une minute de plus et dépensai soixante-quinze centimes d'autobus pour me rendre à l'agence. Une fois là, on m'apprit que l'Italien s'était ravisé et avait quitté Paris.

Un autre jour, Boris me suggéra d'aller aux Halles et d'essayer de me faire embaucher comme porteur. J'arrivai sur le carreau à quatre heures et demie du matin, alors que l'on commençait à s'affairer de toutes parts. Avisant un petit homme bedonnant, coiffé d'un chapeau melon, qui donnait des instructions à une équipe de porteurs, je m'approchai et lui demandai s'il avait du travail pour moi. Avant de prononcer le moindre mot, il me prit la main droite et en palpa la paume.

« Tu es costaud, hein ? me dit-il.

— Très, répondis-je en mentant effrontément.

— Bien. Va donc soulever ce panier, pour voir. »

C'était un énorme panier d'osier rempli de pommes de terre. Je le saisis à plein bras et m'aperçus que, sans même parler de le soulever, j'étais incapable de le faire bouger d'un pouce. L'homme au chapeau melon, qui me regardait faire, haussa les épaules et tourna les talons. Je partis sans insister.

Après avoir fait quelques pas, je me retournai et vit *quatre* hommes en train de soulever le panier pour le charger sur un camion. Il devait bien accuser cent cinquante kilos sur la balance. L'homme au melon avait tout de suite compris que je n'étais pas fait pour ce métier, et saisi ce prétexte pour m'envoyer paître.

Parfois, dans ses moments d'optimisme, Boris achetait un timbre à cinquante centimes et écrivait à une de ses anciennes maîtresses pour lui demander de l'argent. Une seule d'entre elles répondit. Une femme qui, en plus d'avoir été la maîtresse de Boris, lui devait deux cents francs. Quand Boris aperçut la lettre et reconnut l'écriture sur l'enveloppe, il ne se tint plus de joie. Nous la prîmes et filâmes nous réfugier dans sa chambre pour la lire, comme deux enfants qui viennent de chiper un sac de bonbons. Boris lut la lettre, puis me la tendit sans mot dire. Le texte en était le suivant :

« Mon petit loup adoré,

Tu ne peux savoir avec quelle joie j'ai ouvert ta délicieuse lettre, qui m'a rappelé le temps béni de notre amour et a ranimé sur mes lèvres la saveur de tes baisers passionnés. De tels souvenirs sont ceux que l'on garde éternellement dans son cœur, comme le parfum d'une fleur depuis longtemps fanée.

Pour ce qui est des deux cents francs, il m'est, hélas, impossible de faire le moindre geste en ta faveur. Tu ne sauras jamais combien je suis peinée de te savoir dans l'embarras. Mais que veux-tu dans cette vallée de larmes qu'est la vie, chacun a sa part de misères et je n'ai pas été, plus que les autres, épargnée. Ma jeune sœur a été très malade (la pauvre chérie, ce qu'elle a pu souffrir !) et nous devons encore je ne sais plus combien au docteur. Tout notre argent y a passé et je t'assure que nous ne sommes vraiment pas à la noce en ce moment.

Courage, mon petit loup, courage ! Souviens-toi que les mauvais jours ne durent pas éternellement et que les maux qui nous paraissent aujourd'hui si effroyables ne seront plus, un jour, qu'un lointain souvenir.

Sois certain, mon amour, d'avoir toujours une place dans mon cœur et accepte les plus sincères baisers de celle qui n'a jamais cessé de t'aimer, ton

Yvonne. »

Cette lettre éprouva si vivement Boris, qu'il alla se mettre au lit et ne voulut plus entendre parler de chercher du travail ce jour-là.

Mes soixante francs durèrent une quinzaine de jours. J'avais depuis longtemps cessé de faire semblant d'aller au restaurant. Nous prenions nos repas dans ma chambre, l'un s'asseyant sur le lit, l'autre sur l'unique chaise. Boris apportait ses deux francs quotidiens, j'en mettais de mon côté trois ou quatre, nous achetions du pain, des pommes de terre, du lait et du fromage, et nous faisons de la soupe sur ma lampe à alcool. Chaque jour donnait lieu à un assaut de politesses pour savoir qui aura le bol et qui la casserole (cette dernière ayant la plus grande contenance). Et chaque jour, tandis que j'enrageais en silence, Boris cédait le premier et héritait de la casserole. Quelquefois, il nous restait du pain pour le soir, mais pas toujours. Notre linge commençait à devenir dégoûtant et cela faisait trois semaines que je n'avais pas pris un bain. Le tabac seul rendait la situation encore supportable : nous n'en manquions pas car, quelque temps auparavant, Boris avait fait la connaissance d'un soldat (l'armée, le tabac est gratuit pour la troupe) qui lui avait cédé vingt ou trente paquets à cinquante centimes pièce.

Cette vie était, tout compte fait, beaucoup plus éprouvante pour Boris que pour moi. Les journées de marche à travers Paris et les nuits passées à la dure, allongé sur le plancher, n'étaient guère faites pour arranger l'état de ses vertèbres et de sa jambe malade. En outre, son robuste appétit de Russe

avivait en lui les tourments de la faim – bien que cela ne parût pas le faire maigrir. Il conserva toutefois une étonnante alacrité et des réserves d'espoir apparemment inépuisables. Ainsi, il assura très sérieusement qu'il avait un saint patron qui le protégeait et, aux heures les plus sombres, scruta consciencieusement le ruisseau, dans l'espoir d'y trouver une pièce de quarante sous que, selon lui, son saint patron en question ne devait pas manquer d'y jeter. Un jour, nous étions à nous traîner rue Royale, à cause d'un restaurant russe installé non loin qui, pensait Boris, devait avoir du travail à nous fournir. Et voilà que sans crier gare, Boris se met en tête d'aller à la Madeleine brûler un cierge de cinquante centimes en l'honneur de son saint patron. La chose faite, il me dit qu'on n'est jamais trop prudent avec ces gens-là et enflamma solennellement un timbre à cinquante centimes, gage de sa dévotion aux dieux immortels. Il faut croire que les dieux et les saints ne font pas très bon ménage, car la place que nous convoitions nous passa sous le nez.

Certains jours, Boris paraissait avoir touché le fond. Il restait avachi dans son lit, refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge pour vouer aux cent mille diables le Juif dont il partageait la chambre. Depuis quelque temps, ce Juif se faisait prier pour verser les deux francs quotidiens et, pire, affichait un air protecteur de plus en plus intolérable. À en croire Boris, un Anglais comme moi ne pouvait pas concevoir le supplice que cela représentait pour un Russe de bonne famille de se trouver la merci d'un Juif.

« Un Juif, mon ami, un véritable Juif ! Et qui n'a même pas la pudeur de se voiler la face ! Quand je pense que moi, ancien capitaine du tsar... T'ai-je dit, mon ami, que j'étais capitaine au 2<sup>e</sup> tirailleur sibériens ? Oui, capitaine, et mon père était colonel. Et voilà où j'en suis, à manger le pain d'un Juif ! Un Juif... »

Je vais te dire comment sont les Juifs. Un jour – c'était dans les premiers mois de la guerre, nous étions en campagne – nous nous arrêtons dans un village pour y passer la nuit. Un Juif horrible, un vieux Juif avec une barbe rousse de Judas Iscariote arrive à se faufiler jusqu'à mon cantonnement. Il lui demande ce qu'il veut.

— Excellence, me dit-il, je vous ai amené une jeune fille, une très belle jeune fille, pas plus de dix-sept ans.

— Merci, je lui réponds, je n'ai pas envie d'attraper des maladies.

— Des maladies ! s'écrie le Juif. Mais monsieur le capitaine, vous n'avez aucune crainte à avoir, c'est ma propre fille !

Voilà le caractère juif.

T'ai-je déjà dit, mon ami, que dans l'armée du tsar il était très mal vu de cracher sur un Juif ? Car l'on considérait que la salive d'un officier russe était chose trop précieuse pour être gaspillée sur cette race... », etc.

Quand il était dans cette humeur-là, Boris se déclarait trop malade pour sortir chercher du travail. Il restait jusqu'au soir dans ses draps grisâtres, envahis par la vermine, à fumer et à lire de vieux journaux. Parfois nous jouions aux échecs. Faute d'échiquier, nous marquions les coups sur une feuille de papier. Par la suite, nous en vîmes à fabriquer un plateau avec un côté de caisse, et des pions avec des figures à l'aide de vieux boutons, pièces de monnaie belges, etc. Comme beaucoup de Russes, Boris avait la passion des échecs. Il répétait à satiété que les règles du jeu d'échecs sont les mêmes que celles qui régissent l'amour et la guerre, et que si l'on est capable de gagner dans le premier cas, on gagnera aussi dans les autres. Mais il disait aussi que, face à un échiquier, on ne se sent jamais le ventre creux – ce qui était peut-être vrai pour lui mais pas pour moi.

L'argent filait inexorablement – huit francs, quatre francs, un franc, vingt-cinq centimes. Et tout ce qu'on peut acheter avec vingt-cinq centimes, c'est un journal. Nous vécûmes plusieurs jours au régime du pain sec, puis je passai deux jours et demi sans manger. Ce n'est pas drôle. Il y a des gens qui font des cures de jeûne de trois semaines et plus, et qui vous assurent qu'à partir du quatrième jour la sensation est positivement délicieuse. Je n'en sais rien, n'étant jamais allé au-delà du troisième jour. Il faut croire que l'on voit la chose différemment quand on se plie de propos délibéré à cette discipline après avoir largement mangé à sa faim avant.

Le premier jour, me sentant trop ramolli pour reprendre la course à l'emploi, j'empruntai une canne à pêche et allai la tremper dans la Seine en amorçant à la mouche à viande. J'espérais prendre de quoi faire un repas, mais – cela n'a rien de surprenant – je ne pris rien du tout. Ce ne sont pas les ablettes qui manquent dans la Seine, mais l'époque où Paris était assiégé leur a appris la ruse, depuis personne n'en a jamais attrapé, si ce n'est au filet. Le deuxième jour, je songeai à porter mon pardessus au mont-de-piété, mais l'idée seule de faire tout ce trajet à pied me fit reculer et je passai ma journée allongé sur mon lit, à lire *Les Mémoires de Sherlock Holmes*. C'était tout ce que je me sentais en état d'entreprendre, l'estomac vide. La faim réduit un être à un état où il n'a plus de cerveau, plus de colonne vertébrale. L'impression de sortir d'une grippe carabinée, de s'être mué en méduse flasque, avec de l'eau tiède qui circule dans les veines au lieu de sang. L'inertie, l'inertie absolue, voilà le principal souvenir que je garde de la faim. Ça et le fait de cracher très souvent, de crachats à la bizarre consistance floconneuse, évoquant l'écume des larves de cicadelle. J'ignore la raison de ce phénomène, mais tous ceux qui sont restés plusieurs jours sans manger l'ont observé.

Le matin du troisième jour, je me sentis tout d'un coup beaucoup mieux, et saisi d'une violente envie d'action. Je n'avais qu'une chose à faire : aller trouver Boris et lui demander de partager ses deux francs, le temps d'un jour ou deux. Quand je me présentai chez lui, Boris était au lit, en proie à une rage folle. Dès qu'il me vit, il s'écria, hoquetant de fureur :

« Il me les a repris, ce voleur ! Ce sale voleur ! Repris, tous repris !

— Repris quoi ? Qui ? demandai-je.

— Ce youpin ! Ce sale Juif, ce voleur ! Il m'a volé mes deux francs pendant que je dormais ! »

Je finis par comprendre que la veille au soir, le Juif avait déclaré tout de go à Boris qu'il ne lui verserait plus ses deux francs quotidiens. D'où une laborieuse palabre au terme de laquelle le Juif était revenu sur sa décision mais, à en croire Boris, de la plus ignominieuse façon, en lui faisant bien sentir que tout n'était là qu'un effet de sa bonté d'âme, à lui, le Juif. Et puis le matin, profitant du sommeil de Boris, il avait repris les deux francs.

C'était un rude choc. J'étais atrocement déçu, d'autant que j'avais préparé mon estomac à l'idée qu'il allait recevoir de la nourriture – chose à ne jamais faire quand on est affamé. Je constatai toutefois, non sans étonnement, que Boris était loin de céder au désespoir. Il s'assit sur le lit, alluma une pipe et s'attacha à tirer les leçons de la situation.

« Voyons, mon ami, nous sommes dans la panade. Il nous reste, à nous deux, vingt-cinq centimes et je ne pense pas que le Juif me verse à nouveau mes deux francs. De toute façon, il se conduit présent d'une manière intolérable. Crois-le si tu veux, la nuit dernière il a eu l'audace d'amener une femme ici, alors que j'étais là, couché sur le plancher ! L'immonde animal ! Et ce n'est pas tout. Il doit une semaine de loyer, et j'ai bien l'impression qu'il mijote de ne pas payer, et de me fausser compagnie du même coup. S'il fait ça, je vais me retrouver à la rue, et le patron exigera ma valise pour se dédommager, le maudit chien ! Il faut prendre une décision énergique.



- [click \*The Spell of the Sensuous: Perception and Language in a More-Than-Human World\* pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download online Theater Outside Athens: Drama in Greek Sicily and South Italy](#)
- [\*\*read online Buying an Old House \(Storey's Country Wisdom Bulletin A-88\)\*\*](#)
- [download online 20 Under 40: Stories from The New Yorker online](#)
  
- <http://transtrade.cz/?ebooks/John-Dies-at-the-End.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/Creating-a-Psychoanalytic-Mind--A-psychoanalytic-method-and-theory.pdf>
- <http://chelseaprintandpublishing.com/?freebooks/Buying-an-Old-House--Storey-s-Country-Wisdom-Bulletin-A-88-.pdf>
- <http://paulczajak.com/?library/Fix-It-and-Forget-It-Slow-Cooker-Magic--550-Amazing-Everyday-Recipes.pdf>